

Kosaken in Kassel

Ein Kapitel aus dem Ende des Königreichs Westfalen

Stefan Hartmann

Im Geheimen Staatsarchiv Preußischer Kulturbesitz zu Berlin werden zahlreiche Quellen zur Geschichte des Königreichs Westfalen überliefert, die von der Forschung bisher ausgewertet worden sind. Darunter befindet sich der in französischer Sprache überlieferte Bericht über den kühnen Handstreich des russischen Generals Tschernischew¹ auf Kassel, der mit einer Handvoll Leuten ein ganzes Königreich über den Haufen warf, den König Jérôme² verjagte und dessen Heer zerstreute, und das alles in völliger Isolierung von der Hauptarmee der Verbündeten im Rücken der französischen Armee. Wie Philipp Losch schreibt, war der moralische Eindruck der tollkühnen Tat ein „ganz gewaltiger, und wie ein Lauffeuer verbreitete sich die Nachricht von der Eroberung Cassels durch ganz Deutschland, während die Russen schon längst wieder weitergezogen waren“³.

Unsere Quelle⁴ soll im folgenden nach ihrer französischen Vorlage ediert, zum besseren Verständnis des Lesers ins Deutsche übersetzt und danach kommentiert werden, wobei der Schwerpunkt in ihrer Einordnung in das politische Geschehen liegt. Abschließend wird die Aussage der Quelle kritisch bewertet. Der französische Text wird wortgetreu nach der Vorlage wiedergegeben. Lediglich die Schreibweise, z. B. die Groß- und Kleinschreibung, Akzente und die Interpunktion, wurden dem heutigen Sprachgebrauch angepaßt.

Edition

Le 28 septembre de grand matin on reçut de divers côtés l'avis qu'un corps de partisans, commandé par le Général Czerniczeff, s'avancait en toute hâte vers la résidence. L'ordre fut donné sur le champ aux gardes du corps, aux hussards français, Jérôme Napoléon de la garde et à quelques compagnies d'infanterie de se tenir sous les armes, et divers pelotons furent envoyés à la rencontre de l'ennemi du côté du Forst pour le reconnaître. Le Roi se rendit au vieux Château, où, ayant fait appeler tous ses ministres et ses premiers officiers, S[a] M[ajesté] tint conseil. Les différents rapports, qu'on recevait successivement, ne donnaient aucun renseignement certain sur le nombre et la force des assaillants. Cependant les hussards avaient engagé en avant une fusillade, mais l'épaisseur continue du brouillard empêchait toujours de reconnaître l'ennemi.

S[a] M[ajesté] prit alors le parti de charger le général de division, Allix, directeur général de l'artillerie, de la défense de la place. Elle mit sous ses ordres les autorités civiles et militaires. A 9 heures, Elle donna différents ordres et pensant que peut-être cette attaque n'était formée que par un corps peu nombreux, Elle se décida à sortir par la porte de Francfort, accompagnée de Ses gardes du corps, de quelques hussards et de deux compagnies d'infanterie pour traverser la Fulde, où elle serait guéable, et prendre l'ennemi à dos, ou se retirer sur Francfort, si celui-ci

était trop supérieur en nombre. S[a] M[ajesté] traversa les rues aux cris de Vive le Roi, répétés par les militaires et les citoyens.

A 10 heures, le Général Allix, chargé de la défense de la place, avait fait ses dispositions. Le pont et toutes les portes étaient barricadés. On gardait les passages de la Fulde. On vit bientôt rentrer l'escadron de hussards, envoyé en reconnaissance, et les partisans s'avancer en nombre par la porte de Leipzig. Le poste du pont était défendu par quelques hussards à pied et une pièce d'artillerie. On ne peut trop louer le courage de ces braves et de leur officier. L'ennemi fut constamment tenu à une bonne distance des barricades. Quelques cosaques plus téméraires osèrent en approcher et y trouvèrent la mort. Le feu des Russes, toujours mal dirigé, a endommagé une maison d'une manière insignifiante, et un boulet a tué un malheureux jardinier sur la place Frédéric. Enfin, vers midi, l'ennemi, voyant tous ses efforts inutiles, cessa l'attaque et vint camper hors de la portée du canon et en présence de la ville dans la pleine du Forst. On ne doutait point que les Russes ne profitassent de la nuit pour tenter une nouvelle attaque, mais le lendemain ils avaient disparu et semblaient s'être dirigés vers Melsungen. Bon nombre cependant était resté dans le Melsunger Wald.

Le lendemain et le jour suivant, on continua de se tenir sous ses gardes. On commençait à croire que la vigoureuse résistance, qu'on leur avait opposé, avait dégoûté cette espèce de gens, qui, sans moyens de se recruter, ne cherche que des succès faciles et peu coûteux, mais le 30, à 2 heures après midi, on aperçut une longue colonne sortir du bois de Melsungen et se diriger vers la porte de Leipzig. A l'instant, tous les postes furent renforcés.

A 3 heures, la porte de Leipzig fut attaquée vivement, et la résistance fut opiniâtre. Le canon de l'ennemi, tirant du Forst, était plus nombreux et n'était pas mieux servi que le 28. Deux chevaux de nos hussards furent les seules victimes. Notre artillerie au contraire tuait du monde aux Russes.

A 4 heures, ils envoyèrent un parlementaire, qui fut conduit au quartier du général. Malheureusement la ville était encombrée d'une populace nombreuse, composée d'hommes perdus comme toutes les villes en renferment, d'une foule de paysans accourus dans l'espoir du pillage, d'un assez grand nombre d'étudiants de Göttingen et de quelques étrangers dont on avait remarqué depuis plusieurs jours, les visages inquiets et suspects. Cette populace déjà avait arraché leurs à la plupart des soldats, les avait travestis et entraînés dans des maisons particulières, leur faisant désertier et leur poste et l'honneur. Elle entoura le parlementaire et le conduisit jusqu'à la mairie avec cris de hourah et de Vive l'Empereur Alexandre. Le Général Allix, frappé d'étonnement, vit qu'il n'était plus libre. Il aurait pu empêcher l'entrée des Russes; au moins aurait-il obtenu des conditions et des gages, qui eussent assuré la tranquillité de la ville, le respect des propriétés, le salut des Français et celui des effets appartenant à l'Etat, mais le second parlementaire, croyant reconnaître aux cris de cette classe abjecte les dispositions de toute une ville, devint plus pressant. Enfin, à l'arrivée d'un troisième parlementaire, ce ne furent plus seulement les indignes hourah d'une multitude avide du désordre, mais des menaces atroces et des tentatives de voies de fait contre le Général Allix et les hussards. Le général signa une capitulation, qui du moins sauvait l'honneur des troupes, assurait le salut des Français et la propriété des citoyens, si les stipulations des Russes étaient autre chose que des moyens de perfidie.

Ce n'était que 2 heures après la signature de cette capitulation que les Russes devaient prendre possession des portes. Ils s'empressèrent de violer cet article en

introduisant sur le champ une quantité de cosaques. La petite troupe de hussards n'eut que le temps d'échapper par la porte de Cologne dont elle s'était rapprochée, crainte de surprise.

A 8 heures, les Russes occupaient toutes les portes, et tandis que la populace continuait ses cris de hourah, Vive Alexandre, les honnêtes gens toujours trop passifs se renfermaient dans leur maisons et passaient avec anxiété à ce qu'ils devaient attendre d'une troupe de cosaques et de leur chef. La nuit se passa sans trouble. Le lendemain, 1^{er} Octobre, offrit aux regards des habitants un mouvement extraordinaire de cosaques et leurs lances déjà fichées aux portes de tous les établissements qui renfermaient quelque chose de précieux. Vers le 10 heures du matin, le Général Czerniczeff fit son entrée par la porte de Leipzig. Il était à cheval, entouré d'une espèce d'état-major, que suivaient une quarantaine de cosaques sans ordre et dans l'accoutrement le plus dégoûtant. On est à concevoir pourquoi ce chef militaire ne choisit pas de préférence son escorte parmi les dragons, qui font partie de sa troupe et qui du moins offrent figure de militaires. Czerniczeff, paré de tous ses ordres, portant le cordon rouge sur l'habit et la tête couverte d'une misérable casquette, parcourut au pas l'espace de la porte de Leipzig à la rue de Bellevue. Il était précédé et suivi de quelques hommes de la dernière lie et d'un plus grand nombre de polissons, qui de temps à autre poussaient, mais avec peu d'ensemble, les cris de hourah, Vive l'Empereur Alexandre, Vive le Prince Electoral. Les gens, que la curiosité tenait sur le passage et parmi ceux-ci de ces personnes, qu'on doit supposer plus éclairés et moins crédules, reconnaissaient et se montraient le prétendu Prince Electoral de Hesse, qui n'était que dans leur imagination. Tout le long de la route un cosaque distribuait un imprimé qu'on s'arrachait. Le cortège s'arrêta à l'hôtel du Comte de la Ville à Belle-vue, où le General Czerniczeff prit son quartier.

Un de ses officiers, nommé Raschanowitsch, s'établit à la Maison Rouge et fit connaître par un placard qu'il était commandant de la place et qu'on devait s'adresser à lui, soit qu'on eût à se plaindre, soit pour remettre ou dénoncer tous effets militaires ou appartenant à la couronne. Le premier acte de cette nouvelle autorité militaire fut de faire arrêter deux agents de police. L'un, sur le refus du crieur public avant la prise de la ville, avait publié l'ordre de la mairie, qui défendait aux habitants de retirer chez eux les soldats de la garnison, l'autre, ancien tambour au service de France et pensionnaire français, ayant perdu le bras droit dans la dernière campagne contre la Russie, s'était servi de son bras gauche lors de l'attaque du 28 septembre pour décharger plusieurs fusils sur les assaillants. Tous deux, conduits en prison par des cosaques, furent poursuivis et horriblement maltraités par la canaille ameutée. On s'étonne que le dernier, nommé Backhaus, ait pu survivre aux coups, sous lesquels il semblait, à chaque instant, devoir expirer.

Dans la même matinée, on fit afficher un placard en deux colonnes, où l'on apprenait au peuple que, de l'autorité du Prince Royal de Suède, le Royaume de Westphalie cessait d'exister, que l'armée française avait perdu depuis quelques semaines plus de cent mille prisonniers et de trois cent pièces de canon, que la Bavière et le Wurtemberg avaient déserté la cause de l'Empereur des Français pour se ranger dans la ligne du Nord, enfin que déjà la plus grande partie de l'Allemagne était délivrée et que les généreuses intentions de l'Empereur de Russie ne lui feraient poser les armes que lorsque l'oeuvre entière de la délivrance serait accomplie.

Le reste de cette journée (1er octobre) la ville fut fatiguée du galop continuel et du spectacle de ces hommes hideux, toujours armés de leurs longues piques et qui pourtant ne se portèrent qu'à très peu d'outrages contre les personnes.

Dès son arrivée, le Général Czerniczeff avait donné des ordres pour qu'il y eût spectacle. Il éprouva des lenteurs et une espèce de résistance et de la part du directeur et de celle des comédiens. On afficha par ordre M[onsieur] de Crac, Adolphe et Clara et le Ballet des Masques. Le général et ses officiers, conduits en 4 à 5 voyages dans une mauvaise voiture, prirent place dans les loges des ministres à droite. Celles du Roi et de la Cour étaient fermées. Le nombre des spectateurs ne s'élevait pas à 150, parmi lesquels trois à quatre femmes. Le Général Czerniczeff ne parut point satisfait du public, point de hourah, pas le moindre signe de satisfaction, et il était facile de voir qu'il ne s'attendait point à cette froideur. Czerniczeff sortit après la première pièce et ne vit point le ballet.

Le 2, au matin, on faisait courir le bruit que les Autrichiens étaient à Francfort et que 6000 Prussiens arrivaient le jour même à Cassel. Les gens sensés ne virent dans cette nouvelle qu'un moyen de faire respecter le brigandage, auquel on allait se livrer. En effet, tous les édifices publics, l'arsenal, le museum, les ministères, les maisons du Roi, son palais, les magasins militaires, les casernes furent assaillis à la fois. Les paysans, arrachés avec violence à leur travaux, arrivaient escortés de cosaques pour transporter le butin. Jusques au lendemain on ne vit que chevaux et voitures chargées se rendre au Forst, devenu l'entrepôt des dépouilles de la résidence. On passe sous silence mille vols particuliers comme avec adresse ou imprudence non seulement par les cosaques, mais par des westphaliens déserteurs, soldats et officiers, qui semblaient en s'enrôlant dans la milice pillarde pressés de faire leurs preuves et de mériter leurs grades. On affichait en même temps une invitation à tous ceux, qui voudraient coopérer à l'oeuvre de la délivrance de leur patrie, de se présenter au bureau du colonel Dörnberg, frère de celui, qui, il y a quatre ans, trahit la confiance de son Roi et son bienfaiteur. Deux mille soldats, à ce qu'on croit, se sont fait inscrire, qui loin de leur patrie, au delà des mers, sans espoir de retour, sans espoir d'avancement, iront pleurer leur crime et la perfidie de ceux, qui les vendent à l'Angleterre.

Un paysan, qu'on présume être un courrier de la troupe, arriva entre 10 et 11 heures du matin, escorté et pressé par un cosaque. Il repartit un quart d'heure après. Dès ce moment, on remarqua une activité extraordinaire. La mairie fut requise de livrer sur le champ 250 chevaux. Ils furent choisis sur un ancien état des chevaux de luxe de la ville et amenés sur la place de Frédéric. Les cosaques commencèrent par s'emparer de quelques uns. Czerniczeff sembla n'être plus aussi pressé, renvoya cette quantité de chevaux et les fit reprendre le lendemain.

Le soir, il y eut de nouveau spectacle par ordre. Le directeur avait proposé l'opéra d'Euphrosine ou le Tyran corrigé et le Ballet de Figaro. Le général ordonna de substituer à la première pièce le Trésor supposé. Il toutefois ne parut point au spectacle. Son état-major y assista. Le public, biens moins nombreux encore que la veille, semblait n'être venu que pour chercher une distraction aux violences, qui s'exerçaient et à celles qu'on redoutait. Les rues étaient désertées ; en peine on rencontrait deux personnes ensemble et toujours muettes. On eut dit, qu'on se craignît et qu'on s'évitât. On continua dans cette soirée du 2 de vider l'arsenal. Les canons et toutes sortes de munitions furent enlevés et transportés au Forst.

Le 3, on ne parlait que de l'arrivée des 40000 Autrichiens. Quelques cosaques, revêtus de l'uniform prussien, parcoururent les rues. On ne douta point de l'arrivée

des 6000 Prussiens, attendus la veille, et l'on crut avec la même bonhomie à la nouvelle armée, que le bruit du jour annonçait. Czerniczeff avait soin de faire circuler ses hommes du Forst à la ville et de la ville au Forst afin d'imposer sur le nombre de sa troupe, qu'il tenait au camp divisée en pelotons éloignés les uns des autres.

Indépendamment de cette force qu'on pouvait voir cinquante à cent cosaques épars dans un rayon d'une lieue, laissant croire qu'une armée occupait les villages environnants. Le fait est que le nombre ne s'en élevait à plus de deux mille.

Cependant l'enlèvement des caisses, des effets précieux, des effets militaires, des chevaux de main, de ceux de paysans, des voitures de luxe et autres ne discontinuait pas. Mais lorsqu'on croyait les cosaques insatiables, ils donnèrent une preuve du contraire. Il restait encore au garde meuble, devenu le magasin d'habillements, une quantité immense de couvertures, de draps, de toile etc. dont ils ne pouvaient plus se charger ; ils les mirent en vente et, pendant 3 heures, de tous les quartiers de la ville et sans interruption on vint acheter pour un thaler une pièce de toile, de drap, une couverture etc. Cette scène scandaleuse se compliqua de mille petits faits honteux et quelquefois atroces, qu'on s'efforce d'oublier.

Sur la fin de son règne l'ennemi fit mettre en liberté le reste des forçats, et quelques heures avant son départ, il fit arrêter le maire de la ville, le directeur des postes et quelques autres personnes, qu'on a pas encore revues. On sait qu'un plus grand nombre de fonctionnaires avait été désignés pour être emmenés par l'ennemi, mais ils eurent le bonheur d'échapper aux recherches. Enfin, à 11 heures du matin, toujours paré de ses ordres et de son ruban, entouré comme lors de son entrée et traînant à sa suite M[onsieur] Duparcq, maître des comptes, et M[adame] Garnier, femme du 1^{er} chirurgien du Roi, le Général Czerniczeff quitta son quartier pour se rendre par la porte de Leipzig, à ce qu'il appelait son corps d'armée. Il traversa toutes les rues au pas comme on le ferait à une fête triomphale, saluant, souriant à tout le monde, qui était aux fenêtres, et n'obtenant ni saluts ni acclamations. Le commandant Raschanowitsch avait laissé à la Maison Rouge l'ordre que son dîner fût servi à 3 heures. Le General Czerniczeff avait promis de revenir dans quatre jours. Le commandant ne revint point prendre le dîner commandé, et l'on espéra que le général se dispenserait également de tenir sa promesse.

Toutes les nuits pendant l'occupation de la ville par les Russes ont été calmes. On peut croire qu'ils ont voulu eux-mêmes que l'ordre fut à-peu-près maintenu ; car c'est avec un certain ordre que s'est exécuté le pillage. D'ailleurs la ville était pleine d'étrangers qui n'étaient pas arrivés sans intérêt et dans un pillage desordonné. Trop de ces partageants eussent diminué la part des cosaques. Mais ce qui a surtout contribué au maintien de la tranquillité, c'est le dévouement de la Garde Nationale, qui, dès le 2 octobre, revenue de sa stupeur et excitée par un vif sentiment d'indignation et celui de l'intérêt commun, a montré un zèle et une énergie au delà de toute expression. On lui doit d'avoir prévenu ou arrêté beaucoup d'excès. Le 3 octobre, jour du départ et où le danger paraissait plus grand, chaque rue, chaque maison pour ainsi dire avait un poste. Le chef et le gros de cosaques étaient partis, mais beaucoup de ses sauvages restaient, d'autres rentraient de leurs stations sur les diverses routes, et ce n'était pas le seul danger à craindre. Quantité de paysans, de westphaliens déserteurs, d'ouvriers sans ouvrage et sans argent, de jeunes étudiants, libertins et fanatiques, avaient vu leur espoir trompé, il n'y avait eu pour eux ni vengeance ni pillage. On pouvait redouter toutes sortes d'excès ; tout

fut maintenu dans le calme le plus parfait, et il faut rendre cette justice au bon esprit des habitants de Cassel que Westphaliens et Français semblaient n'avoir qu'un sentiment, celui de l'indignation et d'un intérêt commun.

Aussitôt après l'évacuation de la ville, on vit les rues abonder d'une population plus pure. On avait besoin de respirer ; on se cherchait, on se saluait, on se félicitait d'un coup d'oeil sans oser encore d'avantage.

Un autre spectacle contribuait aussi à ouvrir l'âme à des effections plus douces, c'était celui d'une quantité de malades westphaliens et français qui ayant lors de l'arrivée de l'ennemi quitté l'hôpital militaire, placé hors des portes, avaient été recueillis dans les hôpitaux de la ville et retournaient avec une espèce de joie à l'asile dont les avait chassés l'approche des Russes. Ils y trouvèrent huit cosaques trop grièvement blessés pour pouvoir suivre leur corps. Le même nombre y étaient morts, deux après avoir été amputés ; environ vingt cinq avaient été emmenés dans ses voitures.

A l'autorité du chef russe succédait celle d'une commission nommée par lui dont tous les membres étaient choisis dans la classe aisée et plusieurs parmi les fonctionnaires. Les premiers actes de cette commission ont dû rassurer tous les citoyens.

Le 4, lendemain du départ des Russes, on se croyait entièrement délivré de cette race pillarde. Mais il fallut en avoir encore aller, venir et impunément emmener des dépouilles, surprises isolément. On craignait le retour du chef, on respirait encore dans une atmosphère russe, on était terrifié et par leurs faits et par leurs mensonges, enfin, aucune force armée ne promettait du secours contre un malheur plus grand, si une voie de fait contre l'un de ces barbares eût provoqué le retour de la troupe.

A 4 heures après midi, une cinquantaine de cosaques, qui devaient être le poste avancé sur la route de Francfort, passèrent, emmenant quelques voitures, où se trouvaient un général français, une dame, deux courriers et deux marchands. Ce même soir partit un officier russe, qui jusques là était resté à l'hôtel, qu'avait occupé le Général Czerniczeff. Le poste, qui tenait la porte de Leipzig, délogea également. Dans la nuit de 4 au 5, la Garde Nationale poussa ses patrouilles à pied et à cheval jusqu'à deux lieues sur toutes les routes, qui aboutissent à Cassel.

Le 5, on vit encore à différentes heures du jour un ou deux cosaques traverser la ville et suivre la route de Münden, qu'avait prise leur chef ; mais tous les avis s'accordèrent sur l'entière liberté de toutes les communications de Cassel. Cependant on crut savoir que près de Marbourg et près de Giessen, sur la route de Francfort, les paysans entreprenaient aussi d'inquiéter les voyageurs. Les magasins restèrent fermés pendant tout le séjour et trois jours encore après le départ des Russes.

Übersetzung

Am 28. September, frühmorgens, erhielt man von verschiedenen Seiten die Nachricht, daß ein vom General Tschernischew kommandiertes Korps von Freischärlern in großer Hast auf die Residenz vorgerückt sei. Die Gardes du Corps, französischen Husaren, die Garde Jérôme Napoleons und einige Kompanien der Infanterie erhielten den Befehl, sich unter Waffen zu halten, und einige Pelotons [Kavalleriezüge] wurden dem Feind in der Richtung zum Forst⁵ entgeschickt, um ihn zu erkunden.

Der König [Jérôme] begab sich in das alte Schloß⁶, wo er mit seinen Ministern und ersten Offizieren Kriegsrat hielt. Die verschiedenen Berichte, die er

fortlaufend erhielt, gaben keinen genauen Aufschluß über die Zahl und die Stärke der Angreifer. Inzwischen hatten die Husaren im Vorrücken eine Fusillade [Gewehrfeuer] eröffnet, aber der fortwährende dicke Nebel verhinderte immer das Auskundschaften des Feindes.

Seine Majestät beauftragte den Divisionsgeneral Allix⁷, den Generaldirektor der Artillerie, mit der Verteidigung der Stadt. Sie [der König] unterstellte die Zivil- und Militärbehörden ihren Befehlen. Um 9 Uhr gab der König verschiedene Anordnungen und beschloß in der Annahme, der Angriff werde nur von einem wenig zahlreichen Korps verübt, die Stadt durch das Frankfurter Tor⁸ in Begleitung seiner Gardes du Corps, einiger Husaren und zweier Infanteriekompanien zu verlassen. Er wollte die Fulda an einer seichten Stelle überqueren und den Feind im Rücken angreifen. Falls dieser zahlenmäßig aber zu überlegen war, sollte der Rückzug in Richtung Frankfurt erfolgen. Als Seine Majestät die Straßen durchquerte, erfolgten die Schreie „Es lebe der König“, die von Militärpersonen und Bürgern wiederholt wurden.

Um 10 Uhr hatte der mit der Verteidigung der Stadt beauftragte General Allix seine Dispositionen getroffen. Die Brücke⁹ und alle Tore wurden verbarrikadiert. Man bewachte die Übergänge über die Fulda. Bald wurden die Rückkehr der zur Rekognoszierung entsandten Husarenschwadron und das Vorrücken zahlreicher Freischärler [Kosaken] auf das Leipziger Tor¹⁰ beobachtet. Die Brücke wurde von einigen Husaren zu Fuß und einem Artilleriegeschütz verteidigt. Man kann nicht genug den Mut dieser Tapferen und ihres Offiziers¹¹ loben. Der Feind wurde ständig in einem guten Abstand zu den Barrikaden gehalten. Einige verwegene Kosaken wagten sich zu nähern und fanden dabei den Tod. Das immer schlecht gelenkte Feuer der Russen hat nur ein Haus unbedeutend beschädigt, und eine Kugel hat einen unglücklichen Gärtner auf dem Friedrichsplatz getötet.

Als schließlich gegen Mittag der Feind die Nutzlosigkeit seiner Anstrengungen erkannte, brach er den Angriff ab und bezog außerhalb der Reichweite des Geschützes im Angesicht der Stadt auf der Ebene des Forstes ein Lager. Man zweifelte nicht daran, daß der Feind in der Nacht einen neuen Angriff vornehmen würde. Aber am folgenden Tag waren die Russen verschwunden und schienen sich in Richtung Melsungen gewendet zu haben. Ein gewisser Teil von ihnen [der Kosaken] war schon im Melsunger Wald geblieben. Am folgenden Tag und dem Tag danach blieb man auf seinem Posten. Man begann zu glauben, der den Russen entgegengesetzte starke Widerstand habe dieser Art von Leuten, die ohne Möglichkeiten, sich zu ergänzen, nur leichte und wenig kostspielige Erfolge suchten, den Appetit verdorben. Aber am 30. [September] um 2 Uhr nachmittags sah man eine lange Kolonne aus dem Wald von Melsungen herausrücken und sich auf das Leipziger Tor zu bewegen. Augenblicklich wurden alle Posten verstärkt. Um 3 Uhr wurde das Leipziger Tor lebhaft angegriffen, wobei der Widerstand hartnäckig war. Das aus dem Forst schießende Geschütz des Feindes war zwar zahlreicher, aber nicht besser genutzt als am 28. [September]. Zwei Pferde unserer [der westfälischen] Husaren waren die einzigen Opfer. Dagegen tötete unsere Artillerie einige Russen.

Um 4 Uhr schickten sie einen Parlamentär¹², der zum Quartier des Generals [Allix] geführt wurde. Unglücklicherweise war die Stadt von zahlreichem Pöbel überfüllt, der aus liederlichem Gesindel wie in allen eingeschlossenen Städten bestand. Dabei handelte es sich um eine Menge Bauern, die in der

Hoffnung zu plündern herbeigelaufen waren, um eine große Zahl von Studenten aus Göttingen und um einige Ausländer, die man seit einigen Tagen bemerkt hatte, mit unruhigen und verdächtigen Visagen. Dieser Pöbel hatte sich schon an der Mehrzahl der Soldaten vergriffen und sie in Privathäuser geschleppt, um sie zum Desertieren von ihrem Posten und ihrer Ehre zu verleiten. Er umringte den Parlamentär und führte ihn zum Rathaus mit Hurra-rufen und „Es lebe der Kaiser Alexander“¹³. Der völlig überraschte General Allix sah, daß er nicht mehr frei war. Er hätte den Einzug der Russen verhindern oder wenigstens Bedingungen erlangen können, die die Ruhe der Stadt, die Respektierung des Eigentums, die Rettung der Franzosen und der Staatseffekten gewährleistet hätten. Als aber der zweite Parlamentär an den Schreien dieser verworfenen Klasse die Lage der ganzen Stadt zu erkennen glaubte, wurden [die russischen Bevollmächtigten] hartnäckiger. Schließlich, bei der Ankunft des dritten Parlamentärs, blieb es nicht mehr bei den unwürdigen Hurras einer nach Aufruhr lüsternden Menge, sondern es kam zu schrecklichen Drohungen und versuchten Gewalttätigkeiten gegen den General Allix und die Husaren. Dieser unterzeichnete eine Kapitulation, die wenigstens die Ehre der Truppen rettete und das Wohl der Franzosen und das Eigentum der Bürger sicherte, wenn die vertraglichen Zusagen der Russen nicht auf Täuschung beruhten. Bereits 2 Stunden nach der Unterzeichnung der Kapitulation nahmen die Russen die Tore in Besitz. Sie beeilten sich, diesen Artikel zu verletzen, indem sie eine Anzahl Kosaken hineinführten. Die kleine Truppe Husaren hatte nur die Zeit, durch das Kölnische Tor¹⁴ zu entkommen, dem sie sich in Furcht vor Überrumpelung genähert hatte.

Um 8 Uhr besetzten die Russen alle Tore. Obwohl der Pöbel fortfuhr, „Hurra“ und „Es lebe Alexander“ zu schreien, schlossen sich die ehrbaren und immer zu passiven Leute in ihren Häusern ein und sahen dem, was sie von einer Kosakentruppe und deren Chef erwarten mußten, mit Angst entgegen.

Am folgenden Tag, dem 1. Oktober, bot sich den Blicken der Bewohner eine außerordentliche Bewegung der Kosaken, deren Lanzen schon in die Türen aller Etablissements gerammt waren, die etwas Wertvolles enthielten. Gegen 10 Uhr morgens zog General Tschernischew durch das Leipziger Tor ein. Er war zu Pferde, umgeben von einer Art Stab, dem etwa 40 Kosaken ohne Ordnung und in nachlässigster Kleidung folgten. Man muß sich fragen, warum dieser militärische Befehlhaber seine Eskorte nicht unter den Dragonern auswählte, die einen Teil seiner Truppe bildeten und wenigstens ein militärisches Aussehen hatten. Tschernischew, der mit allen seinen Orden geschmückt war, das rote Band über seinem Rock trug und seinen Kopf mit einer miserablen Mütze bedeckt hatte, ritt im Schritt vom Leipziger Tor zur Bellevuestraße. Einige Leute des letzten Abschaums gingen ihm voraus oder folgten ihm. Eine große Zahl von Straßenjungen stieß von Zeit zu Zeit – aber nur wenig gemeinsam – Hurraschreie, „Es lebe Kaiser Alexander“, „Es lebe der Kurprinz“¹⁵ aus. Die Leute, die die Neugierde auf der Straße hielt, darunter die aufgeklärteren und weniger leichtgläubigen, erkannten, daß der vermeintliche Kurprinz von Hessen nur in deren Einbildung existierte. Längs des ganzen Weges verteilten Kosaken eine Druckschrift, die man sich aus den Händen riß. Der Zug hielt am Hause des Grafen de la Ville in der Bellevuestraße¹⁶, wo General Tschernischew sein Quartier nahm. Einer seiner Offiziere mit Namen Raschanowitsch quartierte sich im Roten Haus¹⁷ ein. Durch ein Plakat wurde seine Ernennung



General Tschernitschew.

Graf Alexander Tschernitschew, russischer General der Kavallerie im Krieg gegen Napoleon I., später Kriegsminister.
Zeitgenössischer Punktierstich. Bildarchiv Preußischer Kulturbesitz



Jérôme Bonaparte, König von Westfalen (1784–1860), Bruder von Napoleon I.
Kupferstich J. G. und Fr. Müller (ca. 1845). Bildarchiv Preußischer Kulturbesitz

zum Kommandanten der Stadt bekanntgemacht. Jeder, der sich beklagen wollte, oder wenn es um die Einlieferung oder Anzeige aller militärischen Effekten oder des Eigentums der Krone ging, hatte sich an ihn zu wenden.

Der erste Akt dieser neuen militärischen Autorität bestand in der Arretierung zweier Polizeiaagenten. Der erste hatte gegen die Weigerung des öffentlichen Ausrufers die Anordnung der Mairie [Rathaus] publiziert, die den Einwohnern das Verbergen von Soldaten der Garnison in ihren Häusern verbot. Der zweite, ein alter Tambourmajor im Dienst Frankreichs und französischer Pensionär, der den rechten Arm in der letzten Kampagne gegen Rußland verloren hatte, hatte sich während des Angriffs am 28. September des linken Armes bedient, um mehrere Gewehre auf die Angreifer abzufeuern. Diese beiden wurden von Kosaken ins Gefängnis geführt und von dem aufgehetzten Gesindel schrecklich mißhandelt. Man muß sich wundern, daß der letztere namens Backhaus überlebte in Anbetracht der Schläge, unter denen er jeden Augenblick zu sterben schien.

Am selben Morgen brachte man ein Plakat in zwei Spalten an, wo das Volk erfuhr, daß auf Anordnung des Kronprinzen von Schweden¹⁸ das Königreich Westfalen aufgehört habe zu bestehen, daß die französische Armee seit einigen Wochen mehr als 100 000 Gefangene und 300 Geschütze verloren habe, daß Bayern und Württemberg die Sache des französischen Kaisers verlassen hätten, um sich in die Liga des Nordens einzureihen, daß schon der größte Teil Deutschlands befreit sei und der Kaiser von Rußland [Alexander I.] nicht eher die Waffen niederlegen wolle, bis das ganze Werk der Befreiung abgeschlossen sei. Den Rest dieses Tages (1. Oktober) war die Stadt ermüdet von dem fortwährenden Galoppieren und dem Anblick dieser häßlichen Menschen, die immer mit ihren langen Piken bewaffnet waren, aber sehr wenige Angriffe auf die Leute verübten.

Nach seiner Ankunft hatte General Tschernischew Befehle wegen der Veranstaltung von Schauspielen gegeben. Er empfand die Verzögerungen und eine Art Widerstand seitens des Direktors und der Schauspieler. Man kündigte „Monsieur de Crac“, „Adolphe und Clara“ und das „Ballett der Masken“ an. Der General und seine Offiziere gelangten in vier bis fünf Fuhren in einem schlechten Wagen ins Theater und nahmen in den Ministerlogen auf der rechten Seite Platz. Die Logen des Königs und des Hofes blieben geschlossen. Die Zahl der Zuschauer ging nicht über 150 hinaus, darunter drei bis vier Frauen. General Tschernischew schien überhaupt nicht mit dem Publikum zufrieden zu sein. Kein Hurra, nicht das geringste Zeichen der Zufriedenheit. Es war leicht zu sehen, daß man nichts bei dieser Kälte erwarten konnte. Tschernischew ging nach dem ersten Stück hinaus und sah nicht mehr das Ballett.

Den 2. [Oktober], am Morgen, lief das Gerücht um, die Österreicher seien in Frankfurt und 6000 Preußen kämen am heutigen Tag nach Kassel. Die vernünftigen Leute sahen in dieser Nachricht nur ein Mittel, den Raub zu rechtfertigen, den man begehen wollte. In der Tat wurden alle öffentlichen Gebäude, das Arsenal¹⁹, das Museum²⁰, die Ministerien, die Häuser des Königs, sein Palais, die Militärmagazine und Kasernen zu gleicher Zeit gestürmt. Die Bauern, die man mit Gewalt aus ihren Arbeiten gerissen hatte, erschienen in der Eskorte von Kosaken, um die Beute zu transportieren. Bis zum folgenden Tag sah man nur Pferde und beladene Wagen auf dem Wege zum Forst, der zum Depot der Beutegüter aus der Residenz geworden war. Unter dem Deck-

mantel des Schweigens vollzogen sich tausend Diebstähle, die nicht nur von Kosaken, sondern auch von westfälischen Deserteuren, Soldaten und Offizieren, geschickt oder unvorsichtig begangen wurden. Sie schienen sich in die Schar der Plünderer eingereiht zu haben, um ihren militärischen Rang zu beweisen oder zu verdienen.

Man veröffentlichte zur selben Zeit eine Einladung für alle, die an der Befreiung ihres Vaterlandes mitwirken wollten. Sie sollten sich im Büro des Obersten Dörnberg²¹, des Bruders desjenigen [Barons von Dörnberg]²², melden, der vor vier Jahren das Vertrauen seines Königs und Wohltäters verraten hatte. 2000 Soldaten sollen, wie man glaubt, sich eingeschrieben haben, die weit entfernt von ihrem Vaterland, jenseits des Meeres, ohne Hoffnung auf Rückkehr, ohne Hoffnung auf Beförderung, ihre Missetat und die Perfidie derer, die sie an England verkaufen sollten, beweinen würden²³. Ein Bauer, vermutlich ein Kurier der Truppe, kam zwischen 10 und 11 Uhr am Morgen an, eskortiert und gepreßt von einem Kosaken. Er reiste eine Viertelstunde später wieder zurück. Seit diesem Augenblick bemerkte man eine außerordentliche Aktivität. Die Mairie wurde angewiesen, 250 Pferde auf das Feld [den Forst] zu liefern. Sie wurden nach einem alten Verzeichnis der Luxuspferde ausgewählt und auf den Friedrichsplatz geführt. Die Kosaken begannen, sich einige von diesen anzueignen. Tschernischew, der nicht mehr sehr unter Druck zu stehen schien, schickte diese Pferde zurück und ließ sie erst am nächsten Tag wieder zurücknehmen.

Am Abend fand auf Befehl erneut eine Theatervorstellung statt. Der Direktor hatte die Oper „Euphrosyne“ oder den „bestraften Tyrannen“ und das „Ballett des Figaro“ vorgeschlagen. Der General [Tschernischew] befahl, das erstgenannte Stück durch den „vermeintlichen Schatz“ zu ersetzen. Er erschien aber überhaupt nicht im Theater und ließ sich durch seinen Stab vertreten. Das Publikum, weniger zahlreich als am Vorabend, schien nur gekommen zu sein, um angesichts der verübten und befürchteten Gewalttätigkeiten Zerstreuung zu suchen. Die Straßen waren verlassen. Man konnten kaum zwei Personen zusammen treffen, die immer stumm waren. Man hörte sagen, daß man sich fürchte und daß man sich vorsehe. Am Abend des 2. [Oktober] fuhr man fort, das Arsenal zu räumen. Die Kanonen und alle Sorten Munition wurden weggenommen und zum Forst transportiert.

Am 3. [Oktober] sprach man nur von der Ankunft der 40 000 Österreicher. Einige Kosaken in preußischer Uniform durchquerten die Straßen. Man zweifelte gar nicht mehr an der Ankunft der 6 000 Preußen, die bereits am Vorabend erwartet worden waren, und glaubte mit derselben Einfalt an die neue Armee, die der Lärm des Tages angekündigt hatte. Tschernischew ließ seine Männer zwischen dem Forst und der Stadt sowie umgekehrt zirkulieren, um über die Zahl seiner Truppe zu gebieten, die er in voneinander entfernte Pelotons eingeteilt hatte. Unabhängig von dieser Truppenmacht, die man sehen konnte, ließen 50 bis 100 Kosaken, die in einem Umkreis von einer Meile zerstreut waren, den Eindruck entstehen, eine Armee halte die umliegenden Dörfer besetzt. Tatsächlich betrug die Gesamtzahl [der Russen] nicht mehr als 2 000 Mann.

Inzwischen hatte die Wegnahme der Kassen, der kostbaren und militärischen Effekten, der Hand- und Bauernpferde, der Luxus- und sonstigen Wagen nicht aufgehört. Aber obwohl man die Kosaken für unersättlich hielt,

gaben sie einen Beweis des Gegenteils. Es blieb im Gerätehaus, das zum Bekleidungsmagazin geworden war, eine große Menge von Decken, Tüchern und Stoffen zurück, mit der sie sich nicht mehr belasten konnten. Sie boten sie daher während drei Stunden in allen Stadtvierteln zum Verkauf an. Für einen Taler konnte man ein Stück Stoff, Tuch, eine Decke etc. kaufen. Diese skandalöse Szene wurde durch tausend kleine beschämende und manchmal gräßliche Handlungen, die man sich bemühen muß zu vergessen, zusätzlich belastet.

Am Ende seiner Herrschaft setzte der Feind die restlichen Übeltäter in Freiheit²⁴ und arretierte und führte den Präfekten des Departements [Fulda-departements]²⁵, den Maire der Stadt²⁶, den Direktor der Post²⁷ und einige andere Personen, die man nicht wiedergesehen hat, in sein Lager. Es ist bekannt, daß eine größere Zahl von Beamten, die zur Wegführung durch den Feind vorgesehen war, das Glück hatte, sich den Nachforschungen zu entziehen. Schließlich, um 11 Uhr morgens, verließ der mit allen seinen Orden und seinem Band geschmückte General Tschernischew in derselben Begleitung wie bei seinem Einzug – allerdings noch mit dem Rentmeister Duparcq und der Madame Garnier, Gattin des ersten Chirurgen des Königs²⁸, in seiner Suite – sein Quartier und begab sich zum Leipziger Tor, wohin er sein Armeekorps beordert hatte. Er durchquerte alle Straßen im Schritt in der Art eines Triumphzuges und grüßte und lächelte zu jedermann, der an den Fenstern war, wobei er weder Grüße noch Zurufe erhielt. Der Kommandant Raschanowitsch hatte im Roten Haus die Order hinterlassen, sein Diner um 3 Uhr zu servieren. General Tschernischew hatte versprochen, in vier Tagen zurückzukommen. Der Kommandant kam nicht zurück, um sein befohlenes Diner einzunehmen, und man hoffte, daß der General gleichfalls verhindert sei, sein Versprechen zu halten.

Alle Nächte während der Besetzung der Stadt durch die Russen blieben ruhig. Vermutlich waren die Russen selbst an der Aufrechterhaltung der Ordnung interessiert, denn der Raub wurde in einer gewissen Ordnung ausgeführt. Außerdem war die Stadt voller Ausländer, die nicht ohne Interesse nach [Kassel] gekommen waren. In einem ungeregelten Raub hätten zuviele Partizipanten den Anteil der Kosaken verringert.

Den größten Anteil an der Aufrechterhaltung der Ruhe hatte die Aufopferung der Bürgerwehr, die seit dem 2. Oktober aus ihrer Betäubung erwacht und durch ein lebhaftes Gefühl der Entrüstung und ein gemeinsames Interesse erregt war. Sie zeigte einen Eifer und eine Energie, die jenseits aller Ausdrucksmöglichkeit lagen, und beugte vielen Exzessen vor oder unterband sie. Am 3. Oktober, dem Tag des Abzugs [der Russen], wo die Gefahr besonders groß erschien, stand in jeder Straße, vor jedem Haus ein Posten. Die Offiziere und das Gros der Kosaken waren abmarschiert, aber viele der Wilden blieben noch zurück, andere kehrten von ihren Standorten auf verschiedenen Wegen zurück; das war aber nicht die einzige Gefahr, die man zu fürchten hatte. Eine Menge Bauern, westfälische Deserteure, von Arbeitern ohne Arbeit und Geld, von jungen Studenten, zügellos und fanatisch, sah ihre Hoffnung getäuscht. Es gab für sie weder Rache noch Raub. Man konnte alle Art Exzesse befürchten, aber alles blieb in völliger Ruhe, und man muß es dem guten Geist der Einwohner von Kassel zuschreiben, daß Westfalen und Franzosen nur das Gefühl der Empörung und eines gemeinsamen Interesses hatten.

Bald nach Räumung der Stadt sah man die Straßen überschwemmt von einer unverdorbenen Bevölkerung. Man mußte Atem schöpfen, man suchte sich, grüßte sich, beglückwünschte sich mit einem flüchtigen Blick, ohne mehr zu wagen. Ein anderes Schauspiel trug dazu bei, die Seele süßeren Empfindungen zu öffnen. Dabei handelte es sich um eine Anzahl westfälischer und französischer Kranker, die bei Ankunft des Feindes das vor den Toren gelegene Militärhospital verlassen hatten²⁹ und in den Hospitälern der Stadt aufgenommen worden waren. Sie kehrten nun mit einer Art Freude in ihr Asyl zurück, woraus sie die Annäherung der Russen vertrieben hatte. Dort fanden sich auch acht Kosaken, die zu schwer verwundet waren, um ihrem Korps folgen zu können. [Weitere acht Kosaken waren] gestorben, zwei nachdem sie amputiert worden waren. Etwa 25 hatten die Russen in ihren Wagen mitgenommen.

Der russische Befehlshaber hatte eine Kommission berufen, deren Mitglieder alle der begüterten Klasse angehörten; darunter waren mehrere Beamte³⁰. Die ersten Handlungen dieser Kommission hatten das Ziel, alle Bürger zu beruhigen. Am 4. [Oktober], dem Tag nach dem Abzug der Russen, glaubte man, gänzlich von dieser räuberischen Rasse befreit zu sein. Aber nach wie wurde ungestraft Beute weggeführt. Man befürchtete die Rückkehr des [russischen] Befehlshabers, man atmete immer noch in einer russischen Atmosphäre, man war sowohl durch die Taten als auch durch die Drohungen [der Russen] erschreckt; keine bewaffnete Macht versprach Hilfe gegen ein größeres Unglück, falls eine gegen einen dieser Barbaren verübte Gewalttätigkeit die Rückkehr der Truppe provozieren würde.

Um 4 Uhr nachmittags zogen etwa 50 Kosaken durch, die den Vorposten an der Frankfurter Straße gebildet hatten. Sie führten einige Wagen mit, auf denen sich ein französischer General, eine Dame, zwei Kuriere und zwei Kaufleute befanden. Am selben Abend reiste ein russischer Offizier ab, der bis dahin in dem Gebäude geblieben war, das General Tschernischew beschlagnahmt hatte. Der Posten, der das Leipziger Tor besetzt hatte, zog gleichfalls ab. In der Nacht vom 4. zum 5. [Oktober] schickte die Bürgerwehr Patrouillen zu Fuß und zu Pferd bis zu zwei Meilen auf allen Landstraßen aus, die nach Kassel führten.

Am 5. [Oktober] sah man noch zu verschiedener Zeit einen oder zwei Kosaken die Stadt durchqueren und der nach Münden führenden Straße folgen, die ihr Befehlshaber eingeschlagen hatte. Alle Nachrichten bestätigten die vollständige Freiheit aller Verbindungen von Kassel. Inzwischen glaubte man zu wissen, daß die Bauern bei Marburg und Gießen an der Frankfurter Straße begonnen hatten, die Reisenden zu behelligen. Die Magazine blieben während des ganzen Aufenthalts und noch drei Tage nach dem Abzug der Russen geschlossen.

Kommentar

Unsere Quelle, die das Schlußkapitel des Königreichs Westfalen beleuchtet, muß im Zusammenhang mit dem Verlauf der Befreiungskriege gesehen werden, die nach dem Untergang der Großen Armee in Rußland Anfang 1813 begonnen hatten. Die ausgebluteten Heere Napoleon sahen sich einer erdrückenden Koalition von Russen, Preußen und Österreichern gegenüber, die allmählich die Oberhand über den sieggewohnten Korsen errang. Die Veränderung der politischen und militärischen Lage bekam auch das Königreich West-

falen zu spüren, das nach dem Tilsiter Frieden 1807 aus den früheren Besitzungen des Herzogs von Braunschweig, des Kurfürsten von Hessen und einigen preußischen Gebieten gebildet und 1810 durch die Einverleibung Hannovers vergrößert worden war. Kassel wurde zur Hauptstadt des in acht Departements eingeteilten neuen Reiches ausersehen, das von dem jüngsten Bruder Napoleons, Jérôme, regiert wurde. Die nach französischem Muster entworfene Verfassung des Königreichs beinhaltete kein wirkliches Selbstbestimmungsrecht des Volkes. Alle Bestimmungen waren so gehalten, daß sie letztlich nur den Willen des Königs zur Geltung bringen konnten. Zutreffend dürfte sein, daß Napoleon unter dem Deckmantel einer konstitutionellen Monarchie eine Diktatur unter der Statthalterschaft seines Bruders einrichtete. Wie in jeder Gewaltherrschaft fehlte auch in Westfalen nicht die „Geheime Polizei“, die auf alle vermeintlichen Staatsfeinde Jagd machte³¹. Erwähnenswert ist folgende Definition Friedrich Kircheisens: „Im großen und ganzen war Westfalen ein Scheinkönigreich, ein vorgeschobenes, aber sehr stiefmütterlich behandeltes Departement Frankreichs“³². Jérôme und seine Gemahlin Katharina von Württemberg führten zwar im Gegensatz zu dem vertriebenen Kurfürsten Wilhelm I. ein glänzendes Hofleben in ihrer neuen Residenz, sie verletzten jedoch schon bald das patriotische Gefühl der Hessen, wofür die Umbenennung von Wilhelmshöhe in Napoleonshöhe, von Königsplatz in Napoleonsplatz und von Wilhelmsthal in Katharinenthal Beispiele sind. Ungünstig war auch, daß Jérôme fast ausschließlich Fremde mit den höchsten Hofstellungen betraute und nicht bereit war, die Sprache seiner Untertanen zu lernen. Kassel wurde von Ausländern, vor allem Franzosen, überschwemmt, die unter der Protektion Jérômes gute und oft unredliche Geschäfte zu machen hofften. Manch eines der Landeskinder nahm die neuen Sitten an, lernte – wenn auch nur unvollkommen – Französisch, das als Staatssprache des Königreiches galt, und genoß das gesellige Leben in der Residenz, viele andere aber standen in Opposition zu dem Regime von Napoleons Gnaden und versuchten – allerdings erfolglos – die verhaßte Fremdherrschaft abzuschütteln. Der Aufstand des Obersten von Dörnberg ist dafür ein Beispiel. Die gewaltigen Forderungen Napoleons, der seine Kriege meist auf Kosten anderer Länder, auch Westfalens, führte und die Verschwendungssucht Jérômes waren nicht dazu geeignet, ein wirklich ungetrübtes Verhältnis der Landeskinder zu ihrem Regenten zuzulassen. Sie empfanden die Fremdherrschaft als drückende Fessel, der man sich bei geeigneter Gelegenheit entledigen wollte. Diese Gelegenheit bot sich, als Ende September 1813 der russische General Tschernischew völlig überraschend vor den Toren Kassels stand. Mit diesem kühnen Vorstoß dürfte kaum jemand in der Residenz gerechnet haben, weil die Schlacht zwischen Napoleon und den Alliierten, die über das Schicksal Deutschlands entscheiden sollte, noch nicht stattgefunden hatte. Erst Mitte Oktober 1813 kam es zur berühmten Völkerschlacht bei Leipzig, die den endgültigen Untergang des großen Korsen einleitete. Wie sehr die Herrschaft Jérômes auf tönernen Füßen stand, zeigt sein Verhalten beim ersten Angriff der Kosaken. Er verzichtete auf eine wirkliche Verteidigung seiner Metropole, die bei entschlossener Gegenwehr gegen den schwachen Angreifer hätte gehalten werden können, und gab durch seine überstürzte Flucht, die ihn bis Koblenz führte, das entscheidende Signal für die unrühmliche Kapitulation Kassels und damit für den Zusammenbruch seiner Herrschaft. Der mit dem

Oberbefehl betraute General Allix war gleichfalls nicht der Mann, den Fall der Festung Kassel zu verhindern. Sein Befehl, die Stadt bis zum letzten Mann zu verteidigen, erhöhte lediglich die Furcht der Bürgerschaft vor den Kosaken, zumal die westfälischen Regimenter – von Ausnahmen abgesehen – an keinen wirklichen Widerstand dachten. Am Abend des 30. September, nach Unterzeichnung der Kapitulationsurkunde, marschierte Allix mit seiner Suite und den letzten Soldaten durch das Kölnische Tor über Kirchditmold nach Arolsen ab. Diesem ruhmlosen Abzug schlossen sich viele französische Beamte und Sympathisanten an³³. Nach den Ausführungen Hugo Brunners³⁴ kamen nun der Haß und die Erbitterung gegen die fremden Gewalthaber zum Durchbruch. Die Befreier wurden mit Jubel empfangen und mit großer Begeisterung in die Stadt geleitet. Tschernischews Einholung gestaltete sich zu einem förmlichen Triumphzug. In vielen zeitgenössischen Berichten wird Tschernischews maßvolles und geschicktes Verhalten gelobt. Er unterband Übergriffe gegen die Zivilbevölkerung und beschränkte sich auf die Mitnahme der Kassen und Staatseffekten. Zur persönlichen Erinnerung an seinen Aufenthalt in Kassel nahm er nur das Porträt einer Schwester Jérômes und dessen Schreibzeug mit³⁵. Die Proklamation Tschernischews an die Einwohner des Königreichs Westfalen, die im Namen des Kronprinzen von Schweden das Ende des Königreichs Westfalen verkündete und auf die Befreiung des größten Teils Deutschlands von der Fremdherrschaft verwies – geschickt wurde damit der Abfall der Rheinbundstaaten Bayern und Württemberg verknüpft –, ist nicht nur als militärischer, sondern vor allem auch als politischer Schachzug zu werten. Kaiser Alexander von Rußland werde – so hieß es weiter – erst dann die Waffen niederlegen, wenn das ganze Befreiungswerk getan sei. Der russische Freikorpsführer dürfte hier bewußt die Lage der Alliierten im allgemeinen und seine eigene im besonderen schöngefärbt haben, um die Untertanen Jérômes zum Anschluß an die Verbündeten zu bewegen. In Wirklichkeit befand er sich mit sehr schwachen Kräften im Rücken der französischen Hauptarmee, die allmählich auf Leipzig rückte, wobei damals noch völlig ungewiß war, wer den entscheidenden Sieg errang. Im ganzen ging Tschernischew in Kassel sehr zielsicher und planmäßig vor. Er behandelte die Residenz nicht als Stadt in Feindesland, sondern hielt Ruhe und Ordnung aufrecht, wobei er sich der Bürgerwehr bediente. Anders als in eroberten Städten wurden die Kosaken nicht in den Häusern der Bürger einquartiert, sondern lagerten auf dem Gelände des Forstes vor den Mauern Kassels. Lediglich höhere Offiziere waren direkt in der Stadt untergebracht. Ein heutiger Betrachter der damaligen Ereignisse kann nur mit Bewunderung bemerken, wie Tschernischew die wenigen Tage des Aufenthalts seiner Truppe in und bei Kassel ausgenutzt hat. Nicht nur die Effekten des westfälischen Staatsschatzes wurden in dieser kurzen Zeit abtransportiert, auch eine provisorische Regierungskommission wurde einberufen, die das Einreißen jeglicher Anarchie nach dem Abzug der Russen verhindern sollte. Auf diese Weise sollte die Kontinuität der Verwaltung gesichert werden, die nach der überstürzten Flucht Jérômes nicht mehr bestand. Daneben förderte der russische General die Werbungen für die englisch-deutsche Legion unter den zurückgebliebenen westfälischen Truppen und beschränkte sich auf die exemplarische Bestrafung führender Repräsentanten des Regimes wie des verhaßten Präfekten Piautaz, des Maires von und zum Canstein und des Postdirektors Otto, die er als Gefangene mit sich fort-

führte. Bereits am 3. Oktober verließ das Gros der Kosaken unter Tschernischews Führung Kassel und zog über Münden und durch Niedersachsen zur Elbe, wo es wieder zur Nordarmee der Alliierten stieß.

Bereits am 7. Oktober rückte der westfälische General Allix in Kassel ein und stellte die Herrschaft Jérômes wieder her. Die Mitglieder der von Tschernischew eingesetzten Kommission wurden verhaftet und in das Kastell am rechten Fuldaufer geworfen. Überall feierte die Rache der Polizei wahrhafte Triumphe³⁶, so daß die Lage kaum erfreulich war, als Jérôme am 16. Oktober wieder in Kassel einzog. Erst fünf Tage nach der Völkerschlacht bei Leipzig erfuhr Jérôme von der dortigen Niederlage seines Bruders und verließ am 26. Oktober – diesmal endgültig – seine Residenz und sein Königreich. Vier Tage später traf der Kurprinz als erster seines Hauses in Kassel ein und erließ am 5. November die denkwürdige Proklamation, die mit den Worten begann: „Hessen! Mit Eurem Namen nenne ich Euch wieder“. Kurz danach verließ Kurfürst Wilhelm I. sein Prager Exil und wurde am 21. November feierlich von den Kasseler Bürgern eingeholt. Damit war die Zeit der sechsjährigen französischen Fremdherrschaft abgeschlossen, zu deren Ende der kühne Handstreich Tschernischews und seiner Kosaken entscheidend beigetragen hatte.

Die Bewertung unserer Quelle

Verfasser dieses Situationsberichtes, der keine Unterschrift trägt, dürfte der Generalsekretär des Staatsrats und des Ministeriums des Äußeren, Hugot, gewesen sei³⁷. Von ihm ist nur bekannt, daß er seit dem 16. September 1808 die oben genannten Funktionen ausübte und als „ausgesprochener Feind der Deutschen“ galt. Im April 1811 schrieb der französische Gesandte Reinhard³⁸ über ihn: „Seine Bosheit ist zwecklos, das Ergebnis des gehässigen und rachsüchtigen Charakters eines Priesters“. So ist die einseitige profranzösische Färbung der Quelle kaum verwunderlich. Die Russen werden immer als Feinde und nicht als Befreier bezeichnet. In Jérômes Flucht sieht Hugot den Versuch des Königs, die Russen im Rücken zu fassen und somit ein militärisches Bravourstück. Nach seiner Auffassung trugen nicht der König und seine Offiziere, sondern der aufrührerische Pöbel die Schuld an der vorschnellen Kapitulation Kassels. Nur unter dessen Druck habe Allix die Kapitulationsurkunde unterschrieben. Damit will er die Frage beantworten, warum die schlecht geführten Russen so große Erfolge erzielt haben. Als schlechtes Element betrachtet Hugot auch die Göttinger Studenten, die zu der beutegierigen Menge gehörten. In dieser Beurteilung folgt er möglicherweise der geringen Meinung, die Jérôme von den Studenten und den Wissenschaften überhaupt hatte, ein Umstand, der viel zu den Unruhen des Jahres 1809 beitrug³⁹. Von den Russen und ihrem General Tschernischew weiß Hugot nicht sehr viel Positives zu sagen. Er entwirft ein ungünstiges Bild von ihrem Äußeren und von ihrem Verhalten. Ungehindert hätten sie requiriert und die kostbare Beute auf den Forst geschleppt. Gleich nach der Besetzung der Residenz sei es zu Verhaftungen von Polizeiagenten gekommen, wobei allerdings das Wüten der Geheimen Polizei im Königreich Westfalen, das sich oft gegen Unschuldige richtete, mit keinem Wort erwähnt wird. Immer wieder kommt in Hugots Bericht das frostige Verhältnis der Kasseler zu Tschernischew und den Kosaken zum Ausdruck. So hätten den General bei seinem Einzug lediglich Gasenjunen und die „letzte Hefe“ des Volkes mit Hurrarufen begrüßt. Als

Tschernischew und sein Stab das Theater besucht hätten, seien kaum 150 Zuschauer, darunter nur drei bis vier Frauen, dagewesen. Der General sei mit dem Publikum nicht zufrieden gewesen, das ihn nicht mit Hurraschreien begrüßt habe. Auch der Theaterdirektor und die Schauspieler hätten ihm gegenüber eine verdeckte Opposition an den Tag gelegt. So sei es nicht verwunderlich, daß Tschernischew bereits nach dem ersten Stück das Theater verlassen habe. Hugot verschweigt hier, daß das Kasseler Theaterpersonal ganz überwiegend aus Franzosen bestand, die die Russen gewiß nicht als Befreier begrüßten. In dieses Bild paßt auch die Passage über den Obersten von Dörnberg, der als Verräter seines königlichen Wohltäters Jérôme bezeichnet wird. Von den berechtigten Zielen seiner gegen die Fremdherrschaft gerichteten Aufstandsbewegung findet sich dagegen kein Wort. Im Aufruf für die englisch-deutsche Legion sieht Hugot gleichfalls ein Verhängnis. Die sich in die Listen einschrieben, seien an England verkauft worden und hätten später, fern der Heimat, ihre Missetat büßen müssen. Hugot spricht zwar von der Disziplin, in der sich das Beutemachen der Kosaken vollzog, er begründet diese aber lediglich mit der Befürchtung der Kosaken, ein ungehemmtes Plündern könne ihren Anteil am Raub verringern. Vor den Augen des Lesers erscheint Kassel als eine Stadt, in der Unsicherheit und Willkür herrschten. Die Bürger hätten sich nur zu zweit auf die Straße getraut; erst nach dem Abzug der Russen sei das normale Leben allmählich wieder eingekehrt. Wir hören von Pferden, die auf den Friedrichsplatz getrieben wurden, um als Kriegsbeute von den Kosaken fortgeführt zu werden. Angelastet wird den Russen auch, daß sie vor ihrem Abmarsch die Zuchthäusler in Freiheit setzten und den Präfekten und Maire als Gefangenen wegführten. Verschwiegen wird hier, daß die schrankenlos waltende westfälische Geheimpolizei viele Unschuldige in das Staatsgefängnis geworfen hatte, die nun von den Russen freigelassen wurden. Mit großer Anteilnahme schildert Hugot dagegen die Rückkehr der kranken westfälischen und französischen Soldaten in die Hospitäler. Nach seiner Meinung glich der Abzug Tschernischews aus Kassel keinem Triumphzug. Als er die Straße nach allen Seiten grüßend im Schritt durchschritt, verharrten die an den Fenstern stehenden Bürger in Schweigen.

Trotz seiner durchgehend tendenziösen Betrachtung, die von der Schilderung anderer Quellen diametral abweicht, ist der Bericht Hugots ein wichtiges zeitgenössisches Dokument, das die Stimmung der in Kassel weilenden Franzosen und deren Sympathisanten wiedergibt. Durch die Flucht Jérômes und Tschernischews Handstreich auf Kassel sahen sie ihr bisher weitgehend sorgloses Leben, das sie auf Kosten der Bevölkerung führten, gefährdet. Sympathie oder Verständnis für die Freiheitsbewegung der von Napoleon unterjochten Deutschen hatten hier keinen Raum.

Anmerkungen:

- 1 Tschernischew, Alexander Iwanowitsch (1785–1857), 1826 Graf, 1841 Fürst.
- 2 Jérôme Bonaparte (1784–1860), jüngster Bruder Napoleons, von 1807 bis 1813 König von Westfalen.
- 3 Losch, Philipp: Geschichte des Kurfürstentums Hessen 1803 bis 1866, Marburg 1922, S. 72.
- 4 Geheimes Staatsarchiv Preußischer Kulturbesitz, V. Hauptabteilung „Königreich Westfalen“, Rep. 1 C I Nr. 21.
- 5 Vgl. Krieger, Johann Christian: Cassel in historisch-topographischer Hinsicht. Nebst einer Geschichte und Beschreibung von Wilhelmshöhe, Marburg 1805, S. 103 ff.

- Der Forst lag auf dem rechten Ufer der Fulda und streckte sich bis vor die Dörfer Bettenhausen, Waldau und Ochshausen. Der Forst war früher mit Waldungen bewachsen, unter Landgraf Heinrich II. aber im 14. Jahrhundert ausgehauen und der Stadt Kassel zur Viehweide überlassen worden. Am Anfang des 19. Jahrhunderts bildete der Forst eine mit Rasen bewachsene Ebene, auf der das hessische Militär jährlich seine Frühjahrsmanöver veranstaltete.
- 6 Hier wird nicht deutlich, was die Quelle meint. Das alte Landgrafenschloß war am 24. November 1811 fast völlig abgebrannt. Jérôme ließ die Brandtrümmer liegen und verlegte seine Residenz in das Bellevueschloß. Bei den Rettungsarbeiten in der Schloßbibliothek wäre Jacob Grimm fast ein Opfer seiner Pflichterfüllung geworden. Vgl. Heidelberg, Paul: Kassel. Ein Jahrtausend hessischer Stadtkultur, hrsg. von Karl Kaltwasser, Kassel 1957, S. 221.
 - 7 Jacques Alexandre François Allix, Graf von Freudenthal.
 - 8 Nach Krieger (wie Anm. 5), S. 74 f. lag das Frankfurter oder ehemalige Weinberger Tor am südwestlichen Ende der Oberneustadt. Landgraf Wilhelm IX. hatte es 1802 abbrechen und geschmackvoller wieder aufbauen lassen. Neben ihm wurde ein Wachthaus errichtet.
 - 9 Dabei handelt es sich um die Bettelbrücke an der Leipziger Straße.
 - 10 Vgl. Krieger (wie Anm. 5), S. 74. Das Leipziger Tor war das einzige Tor der Unterneustadt und führte durch die Leipziger Vorstadt auf drei verschiedene Poststraßen, d. h. die hannöversche, sächsische und Nürnberger Straße.
 - 11 Major Johann Ludwig Baron Bödicker. Er starb 1843 als erster Kommandant von Kassel und Generalleutnant. Vgl. Kleinschmidt, Arthur: Geschichte des Königreichs Westfalen, Gotha 1893, S. 614.
 - 12 Graf Alexander Antonowitsch Balmain. Er weilte später als russischer Bevollmächtigter bei Napoleon auf St. Helena.
 - 13 Dabei handelte es sich um den russischen Zaren Alexander I. (1801–1825).
 - 14 Nach Krieger (wie Anm. 5), S. 76 befand sich das Kölnische Tor an der westlichen Seite der Oberneustadt, zur Seite des Königsplatzes.
 - 15 Der spätere Kurfürst Wilhelm II. (1821–1847).
 - 16 Dabei handelt es sich um das dem Grafen de la Ville-sur-Ilion überlassene Berlepschsche Haus in der Bellevuestraße.
 - 17 Das Hotel zum Kurfürsten am Steinweg.
 - 18 Jean Baptiste Jules Bernadotte (1763–1844), als Karl XIV. Johann König von Schweden (1818–1844). Er befehligte das Nordheer, zu dem das Korps Tschernischew gehörte.
 - 19 Darunter versteht man das in der Nähe des Wesertors gelegene Zeughaus, das unter der Regierung Landgraf Wilhelms IV. in den Jahren 1573 bis 1583 erbaut worden ist.
 - 20 Dabei handelt es sich um das Museum Fridericianum am Friedrichsplatz.
 - 21 Friedrich Freiherr von Dörnberg.
 - 22 Dabei handelt es sich um den Obersten Wilhelm von Dörnberg, der im Frühjahr 1809 an der Spitze der hessischen Aufständischen gegen die französische Fremdherrschaft stand. Zum Dörnbergaufstand vgl. Losch (wie Anm. 3), S. 57 ff., und Kircheisen, Friedrich M.: König Lustig. Napoleons jüngster Bruder, Berlin 1928, S. 156 ff.
 - 23 Nach Kleinschmidt (wie Anm. 11), S. 626 ff. formierte Dörnberg aus dieser Mannschaft ein Infanteriebataillon von 1000 Mann für die englisch-deutsche Legion.
 - 24 Als Staatsgefängnis, gewissermaßen als westfälische Bastille, diente das in Kassel auf dem rechten Ufer der Fulda liegende und nicht weit vom alten Schloß entfernte Kastell. Bei den Insassen handelte es sich zumeist um politische Gefangene, die oft nur durch Denunziation oder weil sie den Polizeispitzeln nichts geben wollten, gefangengenommen waren. Vgl. dazu Kircheisen (wie Anm. 22) S. 150 f.
 - 25 Seit Mai 1813 war der ehemalige Unterpräfekt von Halle, Joseph Marie Piautaz, Präfekt des Fuldadepartements.
 - 26 Freiherr von und zum Canstein.
 - 27 Der Postmeister Otto war eine Kreatur des allmächtigen westfälischen Polizeiministers Legras de Bercagny.
 - 28 Nach Kleinschmidt (wie Anm. 11), S. 628 handelte es sich um die bildschöne, erst fünf Jahre verheiratete Frau des ersten Leibchirurgen, Ritters Garnier de Saint-Rourain, eine Tochter des Zahlmeisters Balti aus Bayonne.
 - 29 Damit ist vielleicht das vor dem Leipziger Tor gelegene Siechenhaus oder die am Ende der Leipziger Vorstadt befindliche Charité gemeint, die von Landgraf Friedrich II. (1760–1785) erbaut worden ist.
 - 30 Nach Kleinschmidt (wie Anm. 11), S. 631 hatte Tschernischew vor seinem Abzug den aus 20 Mitgliedern bestehenden Munizipalrat aufgerufen, eine provisorische Regierungskommission zu wählen, von der der Präfekt und Maire ausgeschlossen wurden. Der Munizipalrat wählte 13

Personen, die Tschernischew am 3. Oktober bestätigte: Bähr, Godsched, Ihringk, Kaß, Malinckrodt, v. Manger, v. Meyerfeld, v. Porbeck, v. Rademacher, Seelhorst, v. Starklof, Strubberg und v. Wille.

- 31 Vgl. dazu Kircheisen (wie Anm. 22), S. 147 ff.; Münscher, Friedrich: Geschichte von Hessen, Marburg 1894, S. 463 f.
- 32 Kircheisen (wie Anm. 22), S. 71.
- 33 Kleinschmidt (wie Anm. 11), S. 623.
- 34 Brunner, Hugo: Geschichte der Residenzstadt Kassel, Kassel 1913, S. 348 f.
- 35 Ebd., S. 626.
- 36 Brunner (wie Anm. 34), S. 350.
- 37 Vgl. Kleinschmidt (wie Anm. 11), S. 627.
- 38 Karl Friedrich Baron Reinhard. Vgl. Kleinschmidt (wie Anm. 11), S. 417.
- 39 Kircheisen (wie Anm. 22), S. 72.